

ANNE-LISE BROYER

REGARDS DE L'ÉCARÉ

Par Nicolas Bézard

Interview réalisée dans le cadre d'*ATTRACTION(S)*, BPM 2018

Quel est le sens de ce « troisième chant » évoqué pour compléter le titre de la série présentée au Musée des Beaux-Arts de Mulhouse ?

Cette série est ici rejouée pour la troisième fois. Sa première forme était pour un livre, elle a ensuite été montrée lors d'une seconde occasion à La Galerie Particulière à l'été 2016 et maintenant au Musée des Beaux-Arts de Mulhouse. Je l'ai augmentée, revue, réinstallée... C'est une mélodie qui évolue. Ici, je lui ai ajouté la *note bleue* afin de créer plus d'attraction, cette note « inventée » dont le dessein est précisément de traduire et rendre audible la vibration de l'âme et des sentiments.

Vous êtes diplômée des Arts décoratifs et de l'Atelier National de Recherche Typographique. Vos expositions et vos livres ont toujours témoigné d'un grand soin apporté à la scénographie, au graphisme, aux couleurs, aux matières, à la mise en tension et en relation des images entre elles. Mais il me semble que vos images étaient au départ « purement » photographiques. Puis vous avez choisi d'intervenir graphiquement sur les tirages, pour les emmener vers un ailleurs. Comment ce désir d'hybrider les deux techniques s'est-il imposé à vous ?

En Angleterre, William Henry Fox Talbot invente dès 1834, le « dessin photogénique ». Il s'agit en fait du premier procédé photographique qui a permis d'obtenir des images négatives sur papier. Cette expression « dessin photogénique » a agit pour moi comme un détonateur, j'ai alors voulu réunir sur un même support mes pratiques du dessin et de la photographie qui étaient jusqu'alors séparées. C'était comme tendre vers un procédé qui donnerait l'illusion d'une invention, d'un « *mais qu'est-ce-ce que c'est ?* » et par la même questionner à la fois le dessin et la photographie. La mine graphite qui se mélange aux sels d'argent et à la gélatine du papier photographique argentique, crée une nouvelle matière dont l'effet est assez troublant. Le graphite fait corps avec le papier. Aussi dans ce processus d'interrogation de ces deux médiums, il m'arrive parfois de produire des dessins qui procèdent un peu comme les daguerréotypes, avec une sensation d'une image à la fois positive et négative. Je m'explique. Je fixe un papier photographique mat et blanc dans la chimie habituelle d'un tirage, puis je dessine le négatif d'une de mes photographies sur cette surface sensible avec des crayons de papier. C'est alors qu'avec la brillance de la mine graphite et par le truchement du regard du spectateur que se révèle une image positive. Les valeurs du dessin s'inversent, le sombre devient clair etc. C'est un va-et-vient permanent entre les techniques de la photographie argentique et celles du dessin avec une simple mine graphite. Le dessin, à même le tirage, transforme la photographie. Le trait est entre ces deux mondes, celui du

regard (la photographie) et celui de la main, l'inconnu. Je fais monter les gris, je cherche des vibrations. J'aime beaucoup dessiner et particulièrement ce moment singulier et rare où je sens le trait descendre dans le bras et s'échapper de la main. Donc quel rapport entre ces deux langages ? Dans mon cas c'est un mariage, une fusion pour un nouveau dialecte, une nouvelle langue qui crée des situations visuelles qui renvoient continuellement à l'image photographique.

Dans un entretien pour Réponses photo en 2006, vous expliquiez réaliser vos photographies uniquement avec un Nikon F3 muni d'un objectif de 50 mm. Est-ce toujours le cas aujourd'hui, et si oui, qu'est-ce qui vous séduit dans cet invariant technique ?

Oui c'est toujours le cas. C'est comme ne rien changer d'une formule magique (*sourire*). C'est un poids qui conditionne un geste. Pierre Alechinsky se faisait fabriquer des bols, toujours identiques afin de maîtriser parfaitement ses mouvements. C'est la même chose pour moi, si je change d'appareil, je vois mal. Il est comme une prothèse, il est le prolongement de ma vue. J'ai deux boîtiers identiques maintenant, un pour le N&B, l'autre pour la couleur.

Votre extrême sensibilité à la littérature irrigue l'ensemble de votre œuvre. Vos séries semblent autant de chambres d'écho convoquant les voix et les imaginaires de grands auteurs tels que Marguerite Duras, Pierre Michon, Georges Bataille... D'où vous vient cette inclination pour la littérature ? Pourquoi avoir choisi d'écrire avec des images plutôt qu'avec des mots ?

Je crois que je peux dire en toute sincérité que je suis avant tout une «lectrice», et que ce qui au fond a déclenché et déclenche encore chez moi l'acte créatif, photographique, est bien l'expérience de la lecture. Je me revois enfant, lisant en levant la tête, non par désintérêt mais par afflux d'idées, d'associations, de réactions, de mises en rapport... Marielle Macé dit : « *On ne quitte pas la vie en lisant, mais ce qui se passe dans la lecture a, au moins en droit, un avenir dans cette vie ; on prépare des pensées, des souvenirs, des façons de dire et de se rapporter aux autres, on augmente ses capacités d'attention et ses manières de voir, on module son propre accès au monde, on essaie d'autres liens, d'autres manières* ». Je revois les murs de livres qui cernaient mon lit où je passais le plus clair (ou le plus obscur) de mon temps, adolescente, indolente dans la chaleur estivale. C'était sortir d'un monde pour en rejoindre un. J'étais comme captive des mots. Je confondais les mots et les choses. *Je commençais ma vie dans les livres, c'est ainsi que je suis pour ainsi dire « entrée » en photographie* ayant remarqué dans mon observation aiguë du langage, que image et magie étaient composées des mêmes lettres. Je tente donc de me placer dans cette nécessité de trouver des images qui restitueraient l'évidence d'un texte. C'est faire l'expérience de la littérature par le regard. Il s'agit peut-être de photographier pour écrire sans écrire. Chaque image fait appel à la mémoire d'autres images ou de lectures et l'important est-il peut-être de s'interroger sur le retour de cette mémoire dans le présent. C'est finalement tendre vers des images qui disent toute la sensibilité qui est engagée lorsqu'on se met à vivre dans l'écriture. C'est écrire sans écrire.

Regards de l'égaré fait référence à deux écrits de Marguerite Duras. Comment l'univers de cette écrivaine a-t-il rencontré le votre, pour donner naissance à ces images minérales, telluriques, souvent lovées sur elles-mêmes ?

(Rire) Au Baccalauréat ! J'ai rencontré l'œuvre de Duras en Première S. Moderato Cantabile était au programme et elle ne m'a plus quittée. Modéré et chantant, vous voyez, on revient au Troisième chant.

Votre œuvre est travaillée par une dialectique « outside/inside » également obsédante chez Marguerite Duras (Les petits chevaux de Tarquinia, Moderato, Dix heures et demie du soir en été, Le Ravissement, L'Homme assis dans le couloir, l'Amant, le sublime Eté 80, etc). L'écrivaine utilisait d'ailleurs le terme photographique de « chambre noire » pour qualifier sa chambre des Roches Noires, lieu à la fois ouvert sur le reflux du monde extérieur et lieu où sédimentait l'écriture qui, amplifiée par le révélateur de ses désirs, de ses obsessions, de sa voix, laissait apparaître des images irrésistibles. Considérez-vous la chambre (le laboratoire et l'espace intime) comme un lieu où s'ancre votre création et se projette votre imaginaire ?

Il y a deux chambres noires. La première est celle de l'appareil, au moment de la prise de vue, ce petit espace qui enferme le film, le ruban sensible sur lequel s'écrit et s'imprime l'image dans ce fragment de temps où le noir est total. J'ai ce fantasme (certes farfelu) qu'au moment où le miroir se renverse, se reflètent non seulement la lumière (*outside*) mais aussi la pensée, l'imaginaire (*inside*). La seconde est le laboratoire, au moment du tirage où il s'agit de faire remonter l'image (mentale). Comme Duras, je parle aussi de sédiments pour ce moment, c'est un dépôt de matière sur une surface sensible, je fais monter le grain, le gris.

Vos images sont tirées sur un papier mat. Cette matité a une qualité, un charme que vous revendiquez pour cette série. Pouvez-vous nous en parler ?

Ce papier si mat est troublant. Il est rare. Il est d'une infinie douceur. Il est très épais, amidonné. Il est résistant.